

Que disent les éditeurs ?

En territoire jeunes adultes avec Marion Mazauric et Sylvie Gracia

INTERVIEW CROISÉE MENÉE PAR ANNE CLERC

Sylvie Gracia, auteure et éditrice, est arrivée aux éditions du Rouergue en 1998 pour y publier des romans adultes et bientôt ados. En 2000, Marion Mazauric a quitté J'ai lu (où elle avait lancé la collection Nouvelle Génération) pour créer sa propre maison : Au diable Vauvert.

L'une et l'autre jouent à saute-frontières entre littérature générale et littérature ado, conscientes d'explorer un espace nouveau, aux contours incertains, mais fertile en écritures fortes, inédites. Spécialiste du roman ado, Anne Clerc a réuni ces deux professionnelles pour nous aider à comprendre d'où vient cette nouvelle génération de livres, et de lecteurs.



Marion Mazauric © Manuel Zubelna



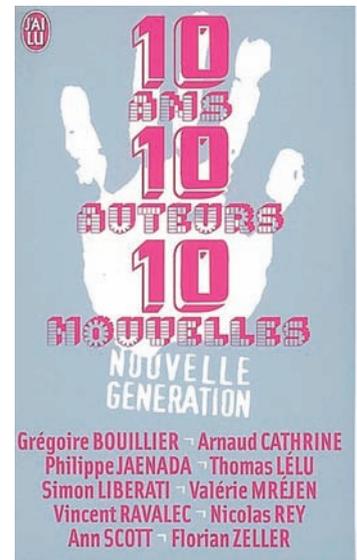
Sylvie Gracia © Marc Meiki

Anne Clerc: Comment est née la collection «DoAdo» dans le paysage éditorial pour la jeunesse?

Sylvie Gracia: C'est un manuscrit reçu par la poste qui a amené à la création de la collection, en 1998, *Cité Nique-Le-Ciel*, de Guillaume Guéraud. À l'époque, le Rouergue n'éditait, côté jeunesse, que des albums, il n'y avait pas de projet de collection ado, mais il fallait éditer ce texte-là, et c'est comme cela qu'est née la «DoAdo». L'École des loisirs et Gallimard montraient alors la voie, nous nous sommes inscrits tout naturellement dans cette veine, et de nouveaux éditeurs se sont créés ensuite, dans cette même logique d'une littérature pour adolescents aux prises avec le monde contemporain. D'instinct, la maison a décidé de ne pas faire référence à la loi de 1949 sur les publications destinées pour la jeunesse. Le Rouergue savait que cette littérature-là s'inscrivait ailleurs ; elle inventait quelque chose qui ne pouvait pas entrer dans le cadre de cette loi.

Marion Mazauric, avant de créer Le Diable Vauvert en 2000, vous aviez lancé la collection «Nouvelle Génération» en 1998 chez J'ai Lu avec des auteurs que l'on a pu retrouver ensuite au catalogue du Diable Vauvert. Pourquoi incarnaient-ils une «nouvelle génération»?

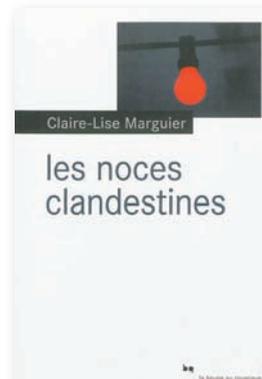
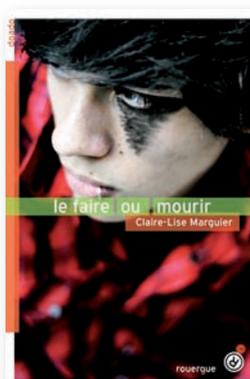
Marion Mazauric: «Nouvelle génération» est parti d'un constat - devenu ensuite un slogan -, celui de l'apparition d'une génération nouvelle d'écrivains pour une génération nouvelle de lecteurs. Quand j'ai créé Au Diable Vauvert en 2000, j'ai quitté le poche pour le grand format mais la démarche éditoriale restait la même. Quinze ans plus tard, les réflexions restent inchangées si ce n'est que Virginie Despentes a obtenu le Renaudot et Houellebecq le Goncourt mais ces écrivains restent précurseurs. En France, me semble-t-il, il y a une fracture entre une littérature populaire, réaliste, et une littérature classique. Les jeunes veulent lire des livres qui les concernent, à une époque où l'on observe des rencontres entre de très jeunes artistes et de très jeunes consommateurs. À l'ère du romantisme cette rencontre était impensable. Mais le clivage est évident : Flaubert, Balzac ou Zola sont devenus illisibles car la langue a évolué ; les mots se sont «déplacés».



↙
L'un des logos
du Diable Vauvert.



AU DIABLE VAUVERT



Quelques couvertures de La Brune, au Rouergue, et Claire-Lise Marguier publiée à la fois en DoAdo et La Brune.

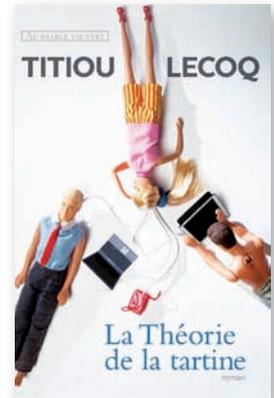
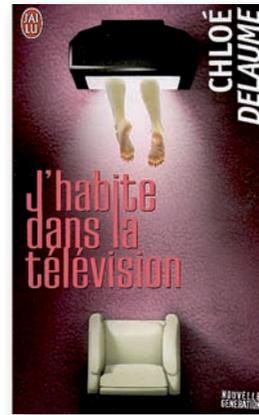
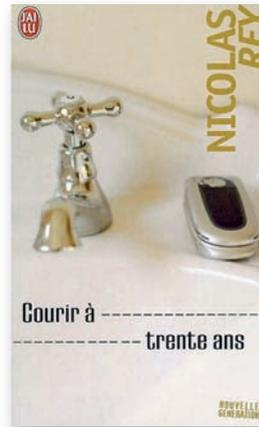
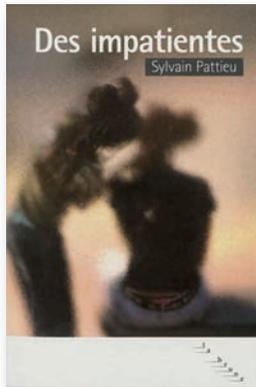
S.G. : Jules Verne aussi est très difficile à lire aujourd'hui, non ?

M.M. : Je n'en suis pas si sûre, mais au niveau des écrivains qui forment la jeunesse, on avait Fenimore Cooper, Jack London, que l'on ne lit plus en France, notamment parce que c'est traduit, donc ils ne sont pas au programme. Pourtant ils font partie d'une culture littéraire ! Selon moi, le problème est que la France s'est coupée de plus en plus violemment, ces dix dernières années, de la littérature écrite par les classes moyennes, alors que c'est un travail sur la langue et l'oralité qui est réalisée par les auteurs qui proviennent de ces milieux. Je vois dans le travail de King, de Welsh ou de Despentès, qu'ils sont en train de « littériser » la langue orale donc la langue commune. J'ai déjà entendu dire que Bordage écrit trop mal pour être dans les programmes scolaires. Titiou Lecoq, que je publie, n'est pas non plus reconnue à sa juste valeur, peut-être parce qu'elle s'est fait connaître par le Web ?

On retrouve souvent dans « La Brune » les problématiques du retour au pays d'enfance, de la filiation. Quelle est la définition de la collection ?

S.G. : Je suis arrivée au Rouergue pour créer « La Brune », en 1998, et je n'ai pris en charge « DoAdo » qu'en 2001. « La Brune » est née de la volonté de Danielle Dastugue de créer une collec-

tion de littérature générale, un nouveau défi qu'elle s'était lancée, et elle a fait appel à moi. La difficulté a été, durant les premières années, de s'imposer comme éditeur de romans pour les adultes, car le Rouergue s'était fait reconnaître d'abord comme éditeur innovant en jeunesse. Les deux « branches », littérature ados et adultes, se sont donc développées en parallèle. « La Brune » publie de façon très ouverte, sans ligne éditoriale prédéfinie. Les thèmes, les styles, les imaginaires, se sont beaucoup diversifiés avec le temps. Dans les deux collections, nous aimons d'abord découvrir de nouveaux auteurs et miser sur leur talent. Certains réussissent aujourd'hui à mener une double carrière, adultes et jeunesse, comme Anne Percin, Claudine Galea ou encore Guillaume Guéraud qui va publier son troisième roman adulte l'an prochain. Claire-Lise Marguier, d'emblée, a publié dans les deux collections. Certains romans peuvent être justement à la « frontière » grands ados/jeunes adultes, et toute la difficulté est de les placer dans l'un ou l'autre rayon, l'une ou l'autre collection. Le marché n'accepte pas encore cette « littérature-frontière », c'est soit l'un, soit l'autre, alors que les lecteurs sont plus en avance. On nous dit souvent que des adultes vont chercher des romans du côté de la littérature ado, qui leur fait « moins peur ».



↖
Nicolas Rey et Chloé Delaume publiés en Nouvelle génération, chez J'ai lu, et Titioiu Lecoq au Diable Vauvert.

Avec les auteurs de « Nouvelle Génération » (Nicolas Rey, Chloé Delaume...), et Guillaume Guéraud dans la collection « DoAdo », il y avait un phénomène qui était du côté du roman réaliste contemporain, très différent de la dystopie ou de la littérature de genre à laquelle on associe souvent littérature Young Adult.

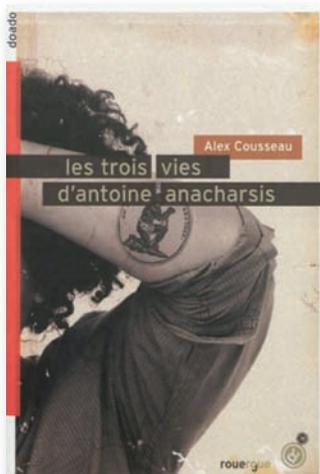
S.G. : Guillaume Guéraud, à 25 ans, rêvait de faire du cinéma. *Cité Nique-le-Ciel* était d'abord un scénario, il en a fait ensuite un roman. Le décor était planté : on était dans une cité en huis-clos, les personnages avaient des prénoms arabes, on y parlait d'injustice sociale, de violence. À l'époque, le roman est un coup de poing, encensé par certains, dénoncé comme manichéen par d'autres, et puis sa langue orale dérange, on n'a pas encore l'habitude de ça.

M.M. : Avant de créer « Nouvelle Génération », j'avais vu arriver les livres d'auteurs peu connus comme *Kerosène* de Claire Fredric, *Baise-moi* de Virginie Despentes, mais aussi Louis-Stéphane Ulysse, Vincent Ravalec. Les titres étaient réalistes, ensemble ils composent un paysage, les vies des classes moyennes dont on ne parle pas. Le matériau est celui de tous, donc trivial ; le chômage, un réel fracturé qui commence à sentir la crise. C'est une grande crise civilisationnelle qui s'exprime par les données familiales et les préoccupations sociales, dont le roman ne

sort jamais. Un point commun de cette génération est ce que j'appelle la « conscience du malheur », de l'impasse et des mensonges, une « hyper lucidité ». L'ironie permet de supporter tout ça et se retrouve chez beaucoup d'auteurs que je publie.

Comment présentez-vous vos livres au public ? Vous adressez-vous vraiment à un public de jeunes adultes ? Comment le ciblez-vous ?

S.G. : Le fait d'être une maison généraliste nous aide, car on a le savoir-faire des deux secteurs, le rapport à la presse, aux libraires et aux bibliothécaires. Alors on joue finement quand le livre peut être considéré comme « Y.A. », ou peut plaire à partir de 15 ans et bien au-delà. Par exemple, on a publié dans « La Brune » des titres qui pourraient être classés en « Y.A. ». *Des impatientes*, le premier roman de Sylvain Pattieu, a pour personnages deux lycéennes d'origine africaine en Seine-Saint-Denis, le livre a été très bien reçu en adulte il y a trois ans, et on l'a aussi défendu pour des lecteurs ados, il a d'ailleurs été sélectionné pour plusieurs prix de lycéens. L'inverse est aussi vrai, des livres publiés en « DoAdo » qui trouvent des lecteurs adultes, comme le dernier roman d'Alex Cousseau, *Les Trois vies d'Antoine Anacharsis*, et celui de Stéphane Servant, *Le Cœur des louves*. On sent que les frontières ne sont plus si



hermétiques entre les deux secteurs. Mais on doit accompagner ces livres au cas par cas.

M.M. : En fait il faut recréer «Nouvelle Génération» quinze ans après (rires). Pour moi c'est plus difficile. Ce n'est pas le canal de la librairie indépendante qui porte Au Diable Vauvert, car elle ne représente que 30% des ventes. On vend en Cultura, en Leclerc et Virgin et GSS¹ mais nos lecteurs ne vont pas en librairie de premier niveau. Un constat à la fois fort et inquiétant est que notre minima de vente est le même depuis notre création. D'ailleurs, quand j'ai approché les librairies au début, je n'étais pas comprise et n'avais pas l'âge de mon discours, et J'ai Lu, en tant qu'éditeur de poche, n'avait aucune notoriété en librairie. La prescription ne se fait plus forcément en passant par la librairie : dès 2000 Le Diable Vauvert a eu son site Internet, puis a basculé sur les réseaux sociaux.

Vous manquez donc de visibilité?

M.M. : J'ai hésité à créer un segment jeunesse pour rééditer des textes, comme je l'ai fait pour Neil Gaiman mais c'est coûteux. Plusieurs éditeurs jeunesse font le choix d'une double édition, comme Pocket ou Hachette. Mais je vais publier certains titres de mon fonds sous un label «Young Adult» avec de nouvelles couvertures. C'est uniquement une réponse marketing pour créer un espace où nos livres seraient mieux repérés et mieux compris à une époque où le monde du livre oublie certains jeunes écrivains qui parlent immédiatement aux jeunes lecteurs.

Je voudrais aborder la question de la réception : que savez-vous de vos lecteurs?

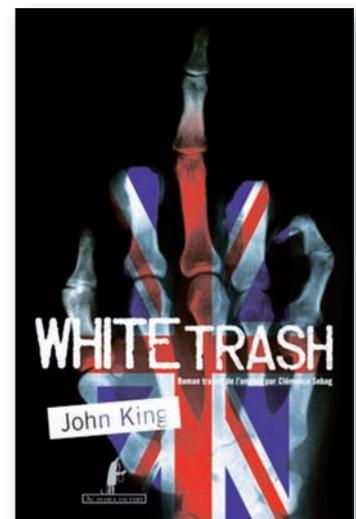
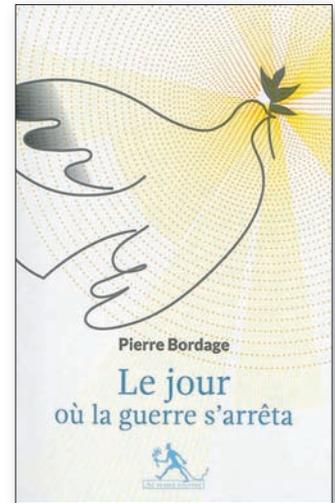
M.M. : J'ai été récemment surprise par une fiche de lecture faite par une jeune fille de onze ans sur *Le Jour où la guerre s'arrêta* de Pierre Bordage, que j'aurais plutôt destiné aux plus de dix-sept ans. Il est pour l'instant édité en littérature mais je le rééditerai plus tard en «Y.A.». Je le réalise quand je vois comment ils reçoivent un Pierre Bordage aujourd'hui. Cette littérature «consciente» est un véritable antidote, elle les protège du monde, c'est pour ça qu'ils en ont besoin et qu'elle sera la littérature des générations à venir. D'ailleurs je n'ai pas eu d'article sur ce roman à part dans la revue *Lecture Jeune*.

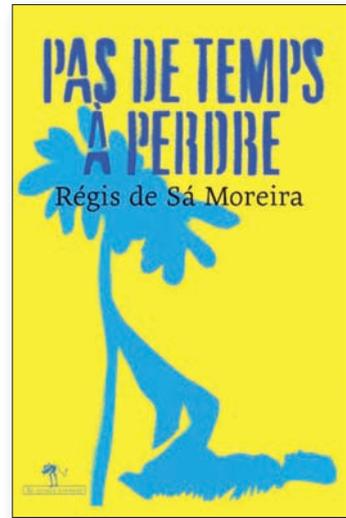
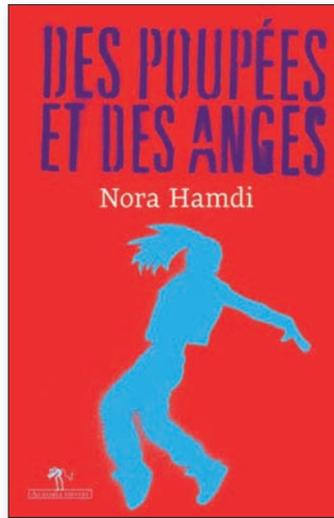
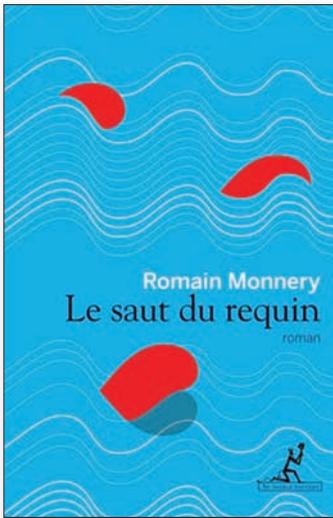
Les écrivains d'aujourd'hui sont ceux qui parlent le mieux à leur temps, ce qui est unique dans l'histoire de la littérature et ce phénomène se retrouve aussi dans la vidéo, la musique et dans le monde entier. La scène artistique des jeunes communique directement avec un public jeune et dynamique parce que les basculements du sens, les inquiétudes du monde sont très fortes. Ce terme de « Young Adult » vient remplir un espace vacant dans une fracture ouverte qui ne se répare pas et qui est d'ordre politico-culturelle, presque une révolution de société.

Voyez-vous ce public évoluer, avec des attentes de lecture qui diffèrent ? La question se pose aussi aux médiateurs, qui ne savent pas comment classer cette littérature ni définir la tranche d'âge à qui elle s'adresse.

S.G. : Des prescripteurs nous disent qu'on est ado de plus en plus jeune... et de plus en plus tard. Les attentes de lecture sont très variées, et ce qui se publie aussi. Quant au « Y.A. », ce serait entre quinze et vingt-cinq ans, et même au-delà ? Certains livres pour ados sont considérés comme « trop difficiles », par leur écriture ou leur thématique, et ils n'auraient rien à faire en collection ado, on nous le dit. Comme si la littérature pour cet âge devait être forcément facile et normée ; je vois ça comme une régression. L'évolution des couvertures et du graphisme de la « DoAdo » s'est faite avec cette réflexion, on adapte en fonction de l'âge du lecteur attendu, à sa « maturité ». C'est un signal qu'on lance aux lecteurs de la tranche d'âge visée. On envisage même, pour certains livres « Y.A. », d'enlever le nom de la collection « DoAdo », pour les marquer encore moins « jeunesse ».

M.M. : J'ai créé une maison pour tout le monde, en me disant que j'ai commencé à lire en adulte dès l'âge de quinze ans en passant aux « gros bouquins », comme beaucoup, et certains commencent plus tôt. J'ai cherché à éviter tout segment, sans séparer les genres, pour publier des écrivains contemporains avant tout. Les écrivains ne sont pas dans la séparation des frontières, les plus beaux écrivains philosophes comme James Morrow viennent de la S.F., et l'imaginaire est la meilleure façon d'interroger le réel. Nous essayons





donc de faire des couvertures pour tous, pas dénotatives mais jeunes et colorées, surtout pas snobs et bourgeoises, pour qu'elles s'adressent à nos lecteurs. Personne n'aurait osé donner *Trainspotting* d'Irvine Welsh à un ado, car il y a de la drogue, du sang et du sexe, et pourtant c'est l'équivalent contemporain de Zola. J'espère que le label «Y.A.» sur les couvertures nous aidera.

S.G. : C'est la seule façon de défendre cette littérature. Mais est-ce que le terme «Young Adult» n'est pas seulement un terme professionnel? Le lecteur va-t-il comprendre?

M.M. : Je suis d'accord, pour moi «Y.A.» ça n'existe pas. C'est un rayon, mais bientôt on nous dira que c'est un genre littéraire, comme le problème a pu se poser avec l'autofiction.

Peut-on poser la question de la disparition de la littérature pour ados?

S.G. : La littérature ado évolue beaucoup, ses auteurs sont en recherche permanente, ils ont plus une culture venue du cinéma, de la bande dessinée, des séries TV, comme leurs lecteurs. La collection «DoAdo» s'est diversifiée, depuis sa création. Cette littérature est devenue mûre, moins auto-centrée sur les «problèmes adolescents», c'est peut-être aussi pour cela qu'elle grimpe en âge, qu'on parle de plus en plus de «Y.A.», et qu'elle intéresse les adultes.

M.M. : Si on ne leur fait pas lire des livres qui parlent d'eux à un moment donné, ça éloigne les ados de la lecture, c'est un problème des lectures imposées par l'école. Je fais des interventions en milieu scolaire pour leur parler de Tolkien, j'explique que le rap, malgré un vocabulaire cru, peut-être, c'est de la poésie...

Comment expliquez-vous le manque de reconnaissance de cette littérature?

S.G. : On la considère encore comme «mineure» et ça serait presque un handicap pour un auteur reconnu en jeunesse de publier en littérature générale. Alors, lorsque l'on publie pour la première fois en adulte un auteur qui a commencé à écrire pour la jeunesse, on le présente comme un «premier roman», pour bénéficier du «label». Ainsi pour Julia Kerninon, qui avait publié très jeune dans «*Exprim'*» sous un pseudo. Son roman, *Buvar*, a profité du label «premier roman», pour entrer dans certaines sélections ou festivals.

M.M. : Le prix Ouest France est un des rares prix où la sélection initiale est faite par les ados. En 2013 deux écrivains de littérature adultes étaient finalistes, dont Aïssa Lacheb, que je n'aurais pas mis en «Y.A.». Françoise Nyssen dénonçait le contrôle des prix littéraires en parlant «des places qui pèsent sur le marché». Qu'Actes Sud rentre dans le cercle, avec une production plus tournée

vers le monde extérieur, a contribué à ouvrir l'esthétique des prix littéraires. Qu'un Lemaître ait le Goncourt ou Desperantes, le prix Renaudot, c'est une réelle évolution.

En littérature ado, il y a une identification par l'âge la plupart du temps. Est-ce qu'en vieillissant, les auteurs ont envie d'autre chose? Comment se passe ce basculement pour les auteurs?

S.G. : Oui, j'en discute avec des auteurs qui ont passé la quarantaine et qui s'éloignent sûrement de leurs lecteurs. Il vaut mieux trouver une veine radicalement différente, c'est ce que je leur conseille. Et il va falloir construire leur parcours en littérature générale.

M.M. : À l'époque de « Nouvelle Génération », ce qu'on avait dit aussi, c'est que dans les années 1970, un jeune qui voulait s'exprimer prenait une guitare, et aujourd'hui un jeune qui veut parler va devenir écrivain. Certains auteurs sont lecteurs mais d'autres sont autodidactes et ne lisent pas, ils sont nourris d'autres choses, d'autres codes avant de prendre la plume.

Quelle culture jeune se développe à l'ère du numérique, et comment s'inscrire dans cette culture en tant qu'éditeur? Envisagez-vous de créer une littérature uniquement en support numérique, de nouvelles formes pour ce public?

S.G. : Les livres de « La Brune » sortent tous en version numérique et pour les fictions ados, on fait une sélection en fonction des ventes attendues. On est simplement dans la version numérique du livre papier, c'est une question de mode de diffusion, c'est tout. On ne réfléchit pas à de nouvelles formes.

M.M. : Le numérique est un support comme les autres, que l'on investit beaucoup donc on a de gros résultats, par exemple pour les feuillets de Bordage, avec une politique de gratuité pour échantillonner. En science-fiction ce sont surtout des jeunes qui achètent, donc nos titres sortent systématiquement en numérique et on « sérialise » lorsque les ouvrages le permettent. Le pourcentage des ventes en S.F. suivent le grand format, et surtout c'est de l'additionnel. On a publié des inédits en numérique, mais ils ne se sont pas vendus car n'étaient pas liés à du papier. C'est évident qu'il y a des formes à explorer, en allant vers un public plus jeune, équipé de Smartphones. On a fait des « books trailers », par exemple ceux de Romain Monnery pour *Le Saut du requin* sont très drôles. On a la chance d'avoir des auteurs qui ressemblent à leur temps, comme Alexandre Héraud, et qui écrivent court, notamment des microfictions. Mais il n'y a pas une littérature pour le numérique, le numérique n'est qu'un support, c'est comme si on se demandait : « Y a-t-il une littérature pour le papier? ». ●

Propos recueillis le 3 mars 2015.

1. Grandes surfaces spécialisées (type Fnac).